

L'Oncle Frans.

Frans, le boulanger, est monté au grenier.

Le toit filtre la lumière du jour par les jointures des tuiles, et pose de petits ronds de clarté sur les sacs de farine lourdement entassés et sur le visage de Frans.

De ses bras musclés le boulanger empoigne un gros sac qu'il serre contre sa large poitrine, pousse, tire et, se courbant en arrière, parvient à le hisser en équilibre sur un autre sac. Alors il se baisse, élève ses bras nus au-dessus de sa tête, prend le sac par le col et le met sur ses épaules... Descendre ainsi chargé du grenier lui est aisé.

Jamais Frans n'a trouvé un valet assez fort pour faire cela : soulever un sac de cent kilos de farine et se le placer soi-même, sans aide, sur les épaules.

Avec le fardeau sur son cou de taureau, le boulanger descend l'escalier, la main gauche légèrement appuyé à la mince rampe de bois. Plus bas que lui, il voit sa femme faisant la lessive, aidée d'une lavandière. Elles frottent courageusement le linge dans une grande cuve de savonnée. Entre les deux femmes, Pierrot, leur petit garçon, debout sur une chaise, s'amuse à battre de ses petites mains la lessive bleuâtre. La mousse légère monte, et les bras nus des femmes font jaillir en tous sens de petits flocons irisés.

Stance, la boulangère, retire de la savonnée une chemise qu'elle tord, serre et précipite ensuite dans un panier posé par terre.

Ces femmes barrent le chemin à Frans ; elles s'écartent pour le laisser passer et elles l'entendent grommeler :

— Tout cet embêtement à la cuisine... au lieu de laver dehors...

— Voilà bien les hommes ! pense Stance avec un gros soupir... Dire qu'il fait une tête comme ça pendant des

jours... comme s'il avait le monde entier contre lui... Est-ce de ma faute s'il a eu une querelle ? Faut-il que ce soit toujours moi qui essuie sa mauvaise humeur ?...

C'est que le boulanger a rencontré hier après-midi son frère, avec lequel il est brouillé depuis des mois : ça l'a mis hors de lui. Il est rentré très tard, après avoir bu un coup pour se remonter le moral. Stance s'était réveillée au moment où il ouvrait la porte. Elle l'avait vu se déshabiller, et, à la pâle lumière du réverbère d'en face, avait remarqué ses mouvements incertains. Il se battait avec sa cravate et posait sa culotte à côté de la chaise, sans se préoccuper des sous qui s'échappaient de sa poche et roulaient sous le lit.

Quand il se glissa près d'elle, sentant la bière et l'alcool, il lui dit avoir rencontré Jef, puis il s'endormit avec un ronflement rauque et régulier. Parfois, le ronflement semblait s'accrocher dans la gorge du dormeur, et il se retournait en marmottant des paroles confuses qui ressemblaient à des jurons. A quatre heures et demie, il s'était pourtant levé et mis à la besogne — mais mécontent et d'une humeur de chien.

Les mains de Stance s'agitent dans la savonnée, les petits bras dodus de Pierrot jouent dans l'eau grasse, et, tout en travaillant, la boulangère pense que c'est une vraie misère, toutes ces querelles... Et pourquoi faut-il y mêler les enfants ! Elle regrette que le petit François, le fils de Jef, son beau-frère, ne vienne plus jamais... Un si bon petit camarade pour Pierrot ! Ils s'en donnaient, tous les deux, de se pousser, de s'empoigner, de jouer sur le carreau, dans le jardinet, ou près du fournil. Quelle bonne vie pour les deux joyeux petits compères ! Maintenant, Pierrot n'a qu'à jouer tout seul, ou avec des gamins du voisinage qui ne plaisent pas du tout à Stance.

On est au début de mars. Dehors, de la boue, et de la sale neige fondante. Les longs fils de la pluie glissent aux vitres embuées.

Un gros chaudron de cuivre, posé sur le poêle, bouillonne, crache et souffle de drôles de petits jets de vapeur.

Frans, dans la boulangerie, jette une partie de belle farine blanche dans le pétrin, il y joint presque autant de farine de seigle, et il mêle le tout avec de l'eau tiède et de la levure.

Penché, les bras nus plongés dans le pétrin, le boulanger pétrit la pâte. Il la frappe, la retourne, l'étend, la triture et la remet en boule. Il aperçoit par la petite fenêtre ruisselante, le grand cerisier que le vent ébouriffe comme une chevelure broussailleuse.

Le front maussade du boulanger est contracté et deux gouttes de sueur lui perlent aux tempes, car, pendant qu'il peine à cette dure besogne, il ne peut se défaire de sa même idée lancinante : sa querelle avec son frère, Jef... Il ne l'a d'ailleurs jamais aimé... un être insupportable !

Fini, maintenant, entre eux deux !... Et pour de bon... Une croix là-dessus. Quoiqu'il arrive, on ne verra plus Frans rue de la Poste... Si la maison de Jef vient à s'écrouler, ce n'est pas sur la tête du boulanger qu'elle tombera !

Le valet apporte de gros rondins ; il les a glissés dans le four béant, mais ils fument et rougeoient sans prendre feu.

— Ce bois est mouillé, dit-il.

— Ajoute un fagot ! crie Frans.

Tout va de travers aujourd'hui ! Cette lessive à la cuisine et cette neige fondante qui perce les toitures et lui gâte ses bûches !...

— Jef peut y compter !... Nous n'en resterons pas là ! Il entendra encore parler de moi ! Et notre Vieux, avec ses rengaines d'oubli et de pardon... s'il aime à sermonner... Il n'a qu'à ne plus venir chez moi !

Ils se disputaient depuis leur enfance. Ecoliers, ils s'étaient battus un jour comme deux petits coqs, pour un sac de billes ! C'était dans leur sang ! Si Frans n'avait eu pitié de leur mère, il lui aurait rompu les os, à ce buffle de peintre...

La mère était morte en avril, et six mois écoulés, la querelle se déchaînait pour de bon.

La levure gonflera la pâte bien pétrie. On la recouvre d'un sac épais, et des planches ferment le pétrin.

Blanc de farine, le boulanger examine le four. Les flammes dansent, roses dans la fumée noire, et lèchent le bois humide qui chante. La sève perle et bouillonne au bout des rondins.

Allons ! le four chauffe, la pâte lève, Frans prendra vingt minutes de repos. D'habitude, il s'étend sur le pétrin ou sur l'établi, et considère, demi somnolent, les drôles de dessins gris des planches du grenier... Ou bien, il s'assied sur un sac de farine, dans un coin et lit le journal... Aujourd'hui, il a trop chaud... il se sent la tête lourde. Il sort du fournil, rejette violemment la porte derrière lui, et trois bonds dans la fange et la boue sous le cerisier dégoulinant, le mènent à la porcherie. Le cochon, rose et gras, ronfle paisiblement couché dans la paille. Le boulanger caresse l'animal avec une baguette, lui tapote le museau et le dos. Le porc, réveillé, dresse son gros ventre sur ses courts petits pieds et s'en vient frotter son poil rude et luisant aux planches de la porte. Il grogne en regardant l'homme de ses petits yeux enfoncés dans la graisse. Mais Frans a beau s'amuser de son cochon, le taquiner avec une baguette, son idée fixe ne le lâche pas : cette querelle de famille le tur-lupine et le tourmente.

Pourquoi faut-il, aussi, que Giles, leur vieux père, soit allé se fourrer chez Jef ? Encore un sale trait de cachotterie de ce Jef et de sa sottie femme... Pourquoi Giles a-t-il refusé de prendre cette servante... Une bonne âme que lui, Frans, connaît depuis des années... Pourquoi ne pas continuer à vivre seul, paisiblement seul, dans sa petite maison, comme il le faisait depuis six mois ? Jef et Nelle ont mis des bâtons dans les roues... Tout ça pour les quatre sous du vieux ! On a beau dire que Jef est à l'aise, qu'il ne manque de rien... Sottises ! Plus on est près du feu, plus on a chaud ! Jef a toujours été âpre au gain... Et maintenant, il voudrait me filouter ma part à moi... Halte-là, mon garçon ! J'ai des yeux pour voir, moi !... Et cette femelle qui ose encore

venir faire de ses embarras, dans ma propre maison ! Mais ce qu'elle a pris pour son rhume... Notre Stance n'a pas la longue foulée ! Nelle a eu son paquet... elle a volé jusqu'au milieu de la rue !

Mais, ce qui s'était passé près de la fontaine, ce soir d'hiver, entre Jef et lui, cela, il ne l'avalait pas... Jamais, jamais, il ne pourrait l'avalier...

Et Frans, de sa baguette, cingle le cochon si fort, que l'animal effrayé fuit précipitamment et s'en va se frotter le dos de l'autre côté de son étable.

Le boulanger se rend compte maintenant comme il a la bouche pâteuse et l'estomac vaseux. Il a soif à cause de cette cuite d'hier soir.

Il traversera le hangar où les fagots s'empilent jusqu'au toit, et il ira boire un verre à la « Pinte Dorée » pour rafraîchir son feu intérieur et se détendre les nerfs.

Il faut passer derrière la rangée de maisons ouvrières à un seul étage, en longeant les petites portes closes. La pluie n'a pas cessé ! Elle dégouline sans répit sur les toits de tuiles, d'où elle claque en grosses gouttes, dans la boue, en y formant de petites mares.

La tête enfarinée toute mouillée, sa chemise à rayures humide, le boulanger entre à l'estaminet par la porte de derrière.

La patronne assise près du feu, pelait des pommes de terre. La mince pelure se détachait en rond, les copeaux frisés descendaient dans son tablier, puis, elle jetait la pomme de terre dans un seau d'eau.

Deux mioches se traînaient sur le carreau de briques rouges en se disputant une poupée sans tête.

— Quel temps, hei, Frans ?

Le boulanger secoue la boue attachée à ses sabots et les frotte soigneusement au torchon humide placé près de la porte.

— A ne pas mettre un chien dehors, dit-il.

Et, traversant la cuisine, il entre dans la salle de l'estaminet.

Au comptoir, le patron fumait sa longue pipe en terre.

Jacquot Verhoeven, le vieux jardinier de « La Croisée », était assis à table, les mains noueuses appuyées à son parapluie reluisant d'eau.

— Ce vieux radoteur... pense le boulanger, tout en prenant un verre de bière.

Jacquot se rapproche, pour trinquer, et sa bouche édentée commence aussitôt à bavarder confusément et sans s'arrêter.

— Ah ! Frans, mon garçon, comme le temps fuit ! Il me semble encore te voir passer devant notre ferme, assis sur la « Blesse » et ton père marchant à côté... ce bon Giles ! Plus de cinquante ans que nous nous connaissons !...

Il continue à rappeler des bribes de souvenirs d'il y a bien longtemps ! Tout heureux de pouvoir se remémorer ces agréables choses d'autrefois.

Puis, soudain !

— Dimanche dernier, j'ai fait un petit tour par les champs avec ton père... Il en a de la chance, lui ! Moi, j'ai perdu tous mes enfants, il m'a fallu abandonner ma culture... Et me voilà seul, à l'asile des vieillards, parmi des étrangers ! Tandis que Giles !... Dieu, qu'il est heureux d'avoir de braves enfants ! Ce qu'il vante ses enfants... Et sa belle-fille donc, la femme de votre Jef, si bonne, mais là vraiment bonne pour lui ! Elle ne sait que faire pour lui être agréable ! Elle voudrait chauffer les carreaux à la place où il doit poser les pieds...

Le patron de l'estaminet lance un clin d'œil à Frans. Le boulanger comprend ce qu'il veut dire :

— Là ! Vous voyez ? Que vous ai-je dit ?

Pendant que Jacquot poursuit son bavardage sur la bonté et les soins de Nelle, Frans se remémore les paroles que, pas plus tard qu'hier soir, lui a dites le patron :

— Nelle ? Laissez-lui bien emberlificoter le vieux... Ses quatre sous seront vite évaporés... Frans, mon garçon, vous faire flouer ainsi !

Le boulanger boit un bon coup de genièvre (car la bière ne lui plaît pas aujourd'hui), il fait un geste coupant de la main et se promet à lui-même :

— Fini... C'est fini ! Et pour de bon !

Il cesse d'écouter ce vieux bavard de Jacquot... Et il décide que si son père ose encore venir lui parler de réconciliation, il le jettera à la rue !... Parfaitement, comme les autres. Et si Jef se met en travers (et Frans serre les poings jusqu'à en gonfler ses artères), il lui rompra les os.

Le boulanger frotte sa tête humide, gratte sa chevelure frisée et embroussaillée, comme pour ôter ces papillons noirs, pour chasser ces pénibles pensées...

Il tire sa montre : la pâte sera levée. Il est temps de retourner... Et Frans rentre chez lui trempé et de plus mauvaise humeur encore qu'avant.

Un sac de farine le gêne... Il l'empoigne avec violence, comme si c'était son frère, et le jette brutalement dans un coin, avec un grand coup de genou...

Le couvercle du pétrin vole par terre, le sac qui recouvre la pâte est arraché. Le boulanger l'éprouve du poing :

— Elle est prête ! Grouille-toi !

Le jeune valet se dépêche, emporte les gros morceaux de pâte, les divise et les pèse dans la balance en bois.

Le boulanger, de ses lourdes mains, façonne la pâte, l'arrondit en mottes qu'il rattrape sur ses vastes paumes, et la range sur une planche saupoudrée. Il travaille vite et nerveusement. La clochette de la boutique se met à sonner. Frans, du fournil, l'entend, sans faire attention à ce bruit si habituel.

C'était son père, qui entrait.

Traversant la boutique, le vieillard se dirige droit vers la cuisine, et se heurte à Stance qui ouvrait la porte vitrée, pour venir servir le client entrevu.

Giles apercevant la lavandière étrangère, fait signe à sa belle-fille de venir près de lui : Il veut lui parler sans témoins. Appuyé au comptoir, il raconte simplement une pauvre et triste nouvelle.

Stance, tout en essuyant ses bras enflés et rouges à son tablier mouillé, l'écoute et son cœur maternel s'émeut. Elle dit :

— Oui, je veux bien y aller, mais que dira Frans ?

— Je le lui demanderai, à lui aussi, dit à voix basse le vieux, puis il entre à la cuisine.

Pierrot court au grand-père et veut lui grimper aux jambes.

— Doucement, Pierrot... Doucement, mon petit...

Il s'assied près du feu et réfléchit, tout en faisant chevaucher Pierrot sur son genou.

Une crème de brave homme, ce Giles !

Toute une vie de travail et de devoirs accomplis simplement, avec conscience. Il a été pendant 30 ans cocher chez un riche patron, le baron de Vinck. Sa femme y faisait le ménage. Le vieux baron, en mourant, a laissé une petite rente à ses fidèles serviteurs. Avec cela et ses économies, Giles s'en tirait sans l'aide des deux fils qui lui restaient.

Ah ! quel digne homme ! Il a élevé ses enfants dans l'honnêteté et la droiture ! S'il leur arrivait de se quereller, la mère y mettait bon ordre. Giles et Trine avaient eu une heureuse vieillesse.

Puis, un grand chagrin ! La mort subite de Trine ! Avoir vécu ensemble pendant 45 ans, sans une dispute, sans un désaccord ! Ah ! comme Trine, sa bonne Trine lui manquait ! Quand le vieillard lassé de solitude, refusant une servante étrangère, s'en est allé demeurer chez son fils, Jef, la grande brouille a éclaté. Cette querelle de famille qui couvait depuis des mois, et qui, maintenant, empoisonne leur vie à tous !

Jef et Frans se sont battus... Et en pleine rue ! Chacun parle de ce scandale, dans la petite ville ! Faut-il que Giles ait vécu pour voir une telle chose !

Réconcilier ses enfants ! Il a tenté l'impossible. Rien n'y fait. Le pauvre vieux a perdu, depuis longtemps, tout espoir.



*De ses bras musclés le boulanger empoigne un gros sac...
(Page 53)*

Et voici un nouveau malheur ! La maladie du petit François. Un mioche de huit ans, le fils de Jef, dont Frans est le parrain. Est-ce que le boulanger osera refuser de venir rue de la Poste, maintenant que son filleul, cet enfant innocent, est là, misérable et souffrant ?

Giles tire la porte de la boulangerie et s'arrête, hésitant, sur le seuil.

Les pains tièdes attendaient, rangés sur les rayons, et Frans nettoyait le four à l'aide d'un torchon humide, attaché au bout d'une perche.

— Dehors ou dedans, mais porte fermée ! crie brutalement le boulanger.

Le torchon, promené vigoureusement dans le four, de droite à gauche, fumait et grésillait. Giles était obligé de se faire tout petit, dans une encoignure, pour éviter le long manche de bois qui battait en tous sens l'étroite boulangerie.

Le pauvre vieux répète sa triste petite histoire : le petit François a la rougeole, une rougeole rentrée. Les plaques rouges tardent trop à paraître. L'enfant est en danger.

— Si Frans venait jusque là...

Les mots atteignent un à un le boulanger, pendant qu'il nettoye et prépare le four. Ses idées noires... C'étaient donc des pressentiments qui le tourmentaient ? Tout va de travers aujourd'hui... Et l'ouvrage qui presse ! Il s'agit d'enfourner sans lambiner.

Avec sa pelle il range un à un les pains dans le four. Il sue à grosses gouttes, secoue son encolure de taureau, et dit d'une voix rauque :

— Malheureux... Fort malheureux... Mais c'est impossible ! Impossible !...

Giles connaît son fils. Il n'insiste pas. Le pauvre bonhomme s'en va sous la pluie. Tout en évitant les mares, il secoue la tête, sa gorge est sèche. Sa poitrine tremble. Il voudrait sangloter comme un enfant.

Deux jours après...

Ah ! le beau temps de mars ! Un doux ciel gris-bleu est étendu sur la petite cité campinoise. Il déverse une agréable tiédeur dans les rues et parmi les jardinets.

Frans, au seuil de la boulangerie, se laisse pénétrer par la neuve et délicieuse chaleur. Une brise légère le frôle. Les branches du cerisier bougent à peine et le soleil reluit sur les rameaux nus.

Des pigeons tournoient joyeusement, très haut, dans la lumière. Les ailes caressées de rayons, les jolis oiseaux dansent, plongent dans l'azur et s'en donnent à cœur joie ! Une volée de moineaux, plumes hérissées, becs et pattes furieuses, se chamaillent dans le cerisier. Ils crient, s'égosillent, leurs petits yeux noirs brillent d'ardeur juvénile.

Tout respire la joie, les plantes comme les oiseaux, et tout s'épanouit d'aise en ce merveilleux renouveau...

Et ce petit François qui est malade, couché dans son lit, triste, souffrant ! Est-ce possible ? Ici, il fait si bon ! Bonheur de vivre, chants, jeux. Là-bas, douleur, tristesse, larmes amères, au chevet d'un enfant malade.

C'est pourtant ainsi. Hier, pendant sa tournée, la Jo du Grand Louis, le lui a certifié : son mari, ouvrier peintre chez Jef, a rapporté de vilaines nouvelles. L'état du gamin s'aggrave. Le père est fou d'angoisse.

Oui. Par ce doux temps printanier : maladie, douleur, danger de mort... mourir ? Est-il possible que le petit François meure ? Un si gentil petit bonhomme, si futé, si intelligent !

Le jeudi après-midi — autrefois... il y a déjà longtemps — il venait jouer à la boulangerie avec son petit cousin. Ah ! le joyeux tapage ! Les deux bambins se bouscullaient, se poussaient et jouaient sur le carreau ou sous le cerisier, dehors, au bon air de l'été ! Et quelle joie chaque fois que Frans cuisait de la tarte ou des bonbons, quand les bonshommes de *speculoos* bruns et croquants sortaient du four en répandant une délicieuse odeur ! François et Pierrot, l'eau à la bouche, regardaient en se donnant la main. On leur laissait

les petits bouts cassés, les petits coins qui sautaient, quand le boulanger avec son grand couteau, détachait les belles friandises de la platine brûlante.

Un charmant gamin ce petit François ! Le mois dernier, au moment où le boulanger traversait la Grand'Place, une voix enfantine l'avait hélé :

— M'noncle Frans ! M'noncle Frans !

De petits pas vifs se rapprochaient ; le petit bonhomme l'avait rattrapé :

— Bonjour, m'noncle Frans !

L'enfant le regardait d'un air étonné et interrogateur. Il glissa sa petite main dans le lourd poing et accompagna son oncle en trotinant jusqu'à la rue de la Poste. Il se taisait, lui, qui sinon bavardait sans cesse, et l'oncle gardait un froid silence...

En songeant au pauvre petit, si malade, le boulanger sent une sorte de détente et d'émotion le pénétrer et lui monter à la tête, avec cette douce chaleur printanière.

Il se met au travail. Mais ses tristes pensées ne le quittent pas. Il en est tout incommodé, le cœur serré, les idées molles. La charmante image du petit François l'obsède. Il le voit, tel que si souvent, il l'a vu, là, près de lui, dans la boulangerie.

Il joue près du pétrin, avec Pierrot. Sérieux comme des papes, les deux mioches travaillent un bout de pâte que le boulanger leur abandonne. Les petits bras sont nus, les jolies menottes enfoncées dans la pâte molle. Pierrot fait un pain. François, un peu plus âgé, parvient à confectionner un bonhomme : une boule pour la tête, une grosse boule pour le ventre, et de petites boules figurant bras et jambes.

Puis, Frans revoit le petit François au nouvel an. Il tient en main un beau papier à lettres orné d'emblèmes et il lit :

— Mon cher parrain... du bonheur... votre salut !

Sa mère lui a appris cela par cœur. Le boulanger, avec un regret qu'il ne peut plus refouler, se rappelle que cette

année, son filleul n'est pas venu chercher son pain d'épices et son cadeau !

— Allons ! Au travail !

Le boulanger saute dans le pétrin et foule de ses pieds nus, la lourde pâte de seigle.

Pendant qu'il peine ainsi, de tout son corps, voilà que son imagination lui montre de nouveau le petit François. Là... près de lui... dans le pétrin... Il pense l'y voir vraiment, comme l'an passé... On lui avait ôté bas et chaussures, soigneusement lavé les pieds dans un grand seau d'eau. Frans l'avait soulevé et déposé près de lui, sur la dure pâte. François jouait des pieds et des genoux, grognant et geignant comme Rik, le vieux valet... Soudain, François avait glissé, et s'était étalé au beau milieu de la pâte... Et de rire !

Mais la joyeuse image s'envole, soudain chassée. Le vieux Giles est sur le seuil de la porte, triste et grave.

Frans essuie la sueur qui lui perle au front. Il continue à fouler... à droite, à gauche, en avant, en arrière... Et il entend ce que dit le grand-père :

— Ça va mal... très mal... il ne passera pas la nuit... les taches de rougeole ne se sont pas montrées... On va l'administrer cette après-midi... les Saintes-Huiles...

Les mots tombent comme des coups de massue sur la nuque de Frans.

Dans son âme s'élève une tempête. Des idées et des images s'y poursuivent violemment, comme des vagues... Et il voit une vilaine chose.

Frans roulant par terre et se battant avec Jef, son frère. Un peu ivre, il a rencontré le peintre au billard du café de la Fontaine... On a échangé d'aigres paroles, puis on s'est irrité... Et le boulanger a appelé son frère dans la rue.

Il neigeait... en un clin d'œil, l'agile peintre a donné un croc-en-jambe à son hercule de frère. Frans est tombé sur les pierres, entraînant Jef dans la chute... On sépare les combattants, mais une demi-minute a suffi à Jef pour écraser le nez à son frère et lui pocher les yeux... Le boulanger

a gardé la maison pendant quinze jours... méconnaissable... C'en était trop !

Le pétrin est ébranlé tant Frans foule rageusement la pâte, et il sue à grosses gouttes. Soudain quelque chose lui serre la gorge :

Il vient de penser à son petit Jeannot, à lui, son cher petit qui s'est débattu dans son berceau, en proie à d'horribles convulsions, puis est mort... mort, il y a deux ans.

Frans a calculé que le pain sera cuit vers deux heures, et :

— Je viendrai, dit-il, sans lever la tête, cette après-midi...

Le pauvre Giles a attendu sans aucun espoir. Frans l'a si souvent brutalement envoyé promener... Ce sera la même chose aujourd'hui. Il sent venir le dur refus. Il attend, là, sans se douter du grand combat intérieur qui se déchaîne à côté de lui... dans ce pétrin !

Et soudain, ces simples mots... Cette grande décision !

Oh !... A-t-il bien entendu ? Ne rêve-t-il pas ? Est-ce une illusion ?

— Frans viendra... Frans viendra...

Les mots sonnent encore à ses oreilles étonnées : Frans viendra. Le vieux se le répète. Il considère cette idée, la tourne la tête, comme une chose étrange et miraculeuse... Et son cœur saigne en songeant, hélas, au prix affreux de cette décision.

Frans viendra rue de la Poste. Comment cela va-t-il se passer ? Giles ne peut se l'imaginer... Mais il viendra. Il verra le petit François. Il le plaindra... Repartira-t-il alors sans rien dire ? Oublier... pardonner... Giles pense que cela sera impossible !

*

**

Les pains brûlants, étalés sur l'établi et sur le pétrin, Frans les met en pile et les transporte à pleines brassées dans la boutique, où il les range dans les rayons. Une bonne odeur fraîche se répand dans la petite maison.

De ses deux mains, qu'il plonge dans un seau, le boudin se jette de l'eau sur la tête, pour se rafraîchir. L'eau dégouline sur son cou, mouillant sa poitrine velue. Il se secoue, s'ébroue et se frotte énergiquement avec un rude essuie-mains. Devant le petit miroir pendu à la fenêtre de la cuisine il passe un peigne dans ses cheveux. Puis, il crie à sa femme :

— Je leur dirai, que tu iras voir le petit ce soir, après ma tournée !

Il est parti. La porte de la boutique retombe derrière lui, et la sonnette tinte longuement.

Frans marche comme dans un rêve, à travers les rues indifférentes, ses jambes vont, s'ouvrent, se ferment, comme si elles appartenaient à un autre que lui. Les maisons défilent à ses côtés, portes, fenêtres, portes, fenêtres. Tout se déroule comme dans un léger vertige.

Qu'est-ce qui va se passer ? Que diront-ils ? Il ne veut pas y penser, il ne se l'imagine pas. Rêve-t-il ? Est-il bien éveillé ? Il se frotte les yeux pour être sûr...

Il a croisé un chariot plein de pierres. Les fers des chevaux battent le pavé avec un fracas régulier. Les lourdes roues font un bruit sourd...

Les jambes de Frans ont toujours avancé : elles s'ouvrent, puis se ferment, puis s'ouvrent. Le voilà mené à la rue de la Poste... Il pousse la porte. La sonnette se tait, on l'a emmaillotée de linge. Il traverse la boutique du peintre, et ouvre la porte de la chambre.

— Bonjour... Bonjour... Frans... Nelle... Jef...

Les voix chuchotent dans la lourde atmosphère de la chambre.

L'enfant est là. On a descendu son petit lit. Il est couché, inerte. La petite figure brûlante sur le linge blanc. Les yeux fermés, creux, cernés de noir. Une vilaine ride lui barre le front. Autour de la bouche, deux sillons lui pincent les narines, et lui creusent les joues. Des plis pénibles, qui donnent un air vieillot au pauvre petit visage.

Nelle, assise près du lit, le fixe, consternée, dans une douleur muette.

Jef est debout, immobile aux pieds du lit. Il regarde dans le vide, droit devant lui. Le pauvre grand-père, dans son fauteuil, branle la tête en bredouillant un chapelet.

Frans reste là, interdit, près de Nelle. Soudain l'enfant tourne sa tête brûlante. On dirait qu'il cherche la fraîcheur des draps, et ses petites mains écartent un peu les couvertures. Ses paupières se soulèvent ; il a un pâle et lent regard interrogateur.

La mère se penche :

— Mon petit !

Mais François a déjà refermé les yeux. Il dit des choses confuses qui se changent en un triste gémissement.

Dans le lourd silence la pendule bat rapidement, comme un pouls fiévreux.

La servante entre et chuchote :

— Les Saints Sacrements...

Alors, tous entendent un léger tintement qui se rapproche.

La servante a ouvert la porte et semé du sable blanc jusque dans la rue. Les voisins sortent de chez eux, s'agenouillent, se signent et prient pour la pauvre petite âme agonisante.

Le grand-père dit tout bas :

— N'avez-vous pas oublié de mettre deux francs sous l'assiette ?

Nelle, la pauvre mère, a perdu la tête. Elle n'y a pas pensé !

Une serviette blanche est dépliée sur la table de nuit, au pied du lit. Deux bougies y brillent, et leur flamme se reflète dans un crucifix d'argent. Le cierge béni est posé sur une assiette, sous laquelle Nelle glisse une pièce d'argent pour le sacristain.

Les trois hommes ont pris des chaises et s'agenouillent, leurs mains croisées appuyées au dossier. La mère pleure

en silence, le visage enfoui dans son tablier. Le prêtre et le sacristain entrent, vêtus de surplis blancs.

Le vieux Giles, qui prie en remuant les lèvres, sent le chat lui caresser les jambes. Jef, les yeux fixes, souffre d'une grande douleur qui lui envahit la poitrine et la tête.

Quant à Frans, de sombres pensées l'agitent. Une tempête souffle en lui, comme un de ces grains d'automne, où le vent fait rage, avec de la pluie et de la grêle.

Le prêtre, tout en récitant rapidement les prières, oint des Saintes Huiles la petite tête souffrante, les pauvres mains brûlantes, les petits pieds inertes.

L'enfant suit vaguement des yeux ces gestes lents, ou pose un regard terne sur la flamme du cierge qu'on lui a mis dans la main fermée.

C'est son petit Jean à lui, que Frans revoit en idée... Les convulsions avaient duré deux jours et deux nuits... les petits yeux tournaient... on ne voyait plus que le blanc... et cette bouche tirée vers l'oreille gauche... Les bras et les jambes si violemment tirillés que le berceau en était secoué... ce hoquet... ces cris affreux... la mère trop malade pour se lever. Il avait fallu lui éviter ce terrible spectacle. La nuit, Frans veillait, assis près du berceau, ou agenouillé avec deux voisines qui priaient. L'une disait les prières, l'autre les répons. Elles suppliaient le Seigneur de rappeler à lui le pauvre... son mal était trop affreux !

Quand le prêtre, ayant accompli son office, sort de la chambre du petit François, l'imagination de Frans le suit, le long du mur du cimetière... Tantôt, le boulanger, courbé sous le poids de son double sac rempli de pains, y passera aussi. Par-dessus le mur bas, il apercevra la grande croix, bras étendus... C'est derrière cette croix qu'on a enterré le petit Jean.

Ainsi, Frans conçoit, partage, éprouve la terrible souffrance de son frère. De sa propre douleur passée naît la pitié pour la douleur de Jef.

Ils sont là, tous deux, accablés par la même peine, tourmentés par le même émoi.

Les souvenirs recommencent à se dérouler dans la pensée du boulanger... lui et son frère... ils allaient tous deux à l'école. Deux jeunes coqs. Le matin, ils s'étaient encore querellés, pris aux cheveux pour un bout de tartine... Et voilà qu'en jouant à la cour sous les noyers, un grand vaurien attrape Jef et se met à le battre... Du coup, Frans vole à son secours. Il travaille de ses lourds poings, il mord, il griffe... Il combat pour son petit frère.

Aujourd'hui c'est la grande ennemie, l'affreuse mort qui veut voler à Jef son petit garçon... Frans voudrait aller à la rescousse, le défendre, repousser le danger... Et il est impuissant... Il n'y a rien à faire, mon Dieu ! Rien à faire ! De nouveau, sa propre émotion, sa propre impuissance lui font comprendre l'indicible détresse de son frère.

Il pose la main gauche sur l'épaule du pauvre père, et de l'autre il saisit sa main glacée d'angoisse. Il la presse, la secoue, et, de son émoi, jaillissent des mots incohérents :

— Jef... mon vieux, mon pauvre garçon... Allons... allons...

Jef se met à pleurer. Enfin, il peut pleurer, soulager son cœur misérable. A travers le brouillard de ses larmes, il regarde son frère Frans, et répond à la pression de sa main. Alors Frans sait que Jef a pardonné. Tout est oublié.

Le boulanger s'en retourne par les rues tranquilles. Pas une âme... Les petites fenêtres aux rideaux blancs, les portes closes défilent. Dans l'agréable chaleur de ce beau temps, une grande paix s'empare du cœur de Frans, avec une tristesse douce, un infini chagrin, à cause de ce gentil petit garçon qui va mourir.

Le lendemain, sa femme rentre au petit matin. Elle a veillé le petit malade. Il a eu de fortes fièvres. Il a lutté toute la nuit, divaguant et délirant. Vers l'aube, il est tombé dans un lourd sommeil. Il dormait encore au moment où Stance l'a quitté.

Pendant que le pain cuit, Frans dispose d'une demi-heure. Il en profite pour courir aux nouvelles, rue de la Poste.

Comme hier, tout y est silencieux, écrasé de douleur ; à chaque tic-tac de la pendule, le terrible malheur se rapproche un peu.

Oh ! qu'arrive-t-il... Frans, penché sur le petit malade, croit voir de petites taches rondes et rouges sur le front, sur les joues... Dieu ! Est-ce vrai ? Il le dit... il les montre du doigt : là... là... là... Chacun les voit maintenant. Vite, la mère écarte les couvertures, regarde les petites mains, les bras, le dos blanc, le petit ventre... Oui ! oui ! les taches se montrent partout... l'éruption de la rougeole !

Les pauvres gens se regardent les uns les autres... Ils n'osent en croire leurs yeux, et ils touchent doucement, avec curiosité, du bout du doigt, ces taches rouges. Mon Dieu ! Le doute n'est plus possible... l'éruption y est... Personne n'ose encore formuler le grand espoir, personne n'ose dire les paroles... Mais on lit dans les joyeux regards : François est sauvé... François guérira !

Ces mots chantent dans l'âme de la mère... Et le cœur battant, elle monte l'escalier en courant. Il faut qu'elle voie ses autres petits, les embrasse, les caresse... Et enfin elle parvient à le dire :

— François guérira... François est sauvé !... Récitez tous une bonne prière pour remercier notre doux Seigneur !

Elle redescend avec vivacité... Comme la maison est claire, et lumineuse, et bonne !

François s'est assis dans son petit lit... Il promène autour de lui ses yeux pâles et fatigués ! Il regarde tout le monde... Soudain, tous voient les petites lèvres s'ouvrir, et, dans un grand silence, la petite voix faible, mais distincte, dit :

— M'oncle Frans !...

La chambre est pleine de ce mot de bienvenue, léger comme un souffle... « M'oncle Frans ! » Nelle tremble de tous ses membres, un grand frisson la parcourt, des pieds à la tête... Depuis bien longtemps, elle ne l'a plus entendue, la chère petite voix... Seulement ces gémissements... ces plaintes déchirantes...

Frans sent les muscles de ses joues se tendre fébrilement... Il rit... Et en même temps il voudrait pleurer. Sa trop grande émotion lui part du fond du cœur, et se répand en mots sans suite :

— Bonjour, mon François... Bonjour, mon cher gamin... Mon petit bonhomme !...

*
**

En trois semaines l'enfant est guéri. Frans a cent fois raconté l'histoire à qui voulait l'entendre...

Comment le François de son frère a failli mourir... Comment la maladie a tourné ; comment le gamin a souri et parlé, et comment son premier mot a été pour lui, Frans, son parrain...

Et dimanche prochain, François et ses parents viendront goûter chez l'oncle Frans et on boira le café avec des macarons et de beaux *speculoos*, cuits tout exprès pour cet heureux jour.

Fr. Verschoren



Rayons de Soleil

Traduction de

Marie Gevers

Dessins de

Pierre Colfs



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS
1934

TABLE DES MATIERES

	Pages
Le Cerf-Volant	5
Le P'tit Frisé à la Foire	19
Un Chançard	35
Le Petit Frère	47
L'Oncle Frans	53
Au Béguinage	73
